

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Grognier, Louis Farcy. Eloge de  
Parmentier**

*A Paris, Impr. de Mme Huzard, 1823.*

*Cote : 90945 t. 7 n° 23*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x07x23>

ÉLOGE  
DE PARMENTIER,

PAR J.-P. GOGNIER,

*Professeur à l'École royale d'agriculture, directeur de  
l'école, membre de l'Académie royale des sciences, belles-lettres  
et arts, membre de la Société de médecine, de l'Académie de  
médecine et des arts de la ville de Paris, de l'Académie  
royale de médecine de Paris, etc.*

OUVRAGE QUI A ÉTÉ PRÉSENTÉ AU JUGE-  
MENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, AGRICUL-  
TURE, COMMERCE, BELLES-LETTRES ET ARTS DE  
**DE PARMENTIER.**

*Paris chez la Citoyenne  
de la République*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD

(RUE SACRÉY LA CHAPPELLE)

1823



ELOGE  
DE PARMENTIER.

# ÉLOGE DE PARMENTIER,

PAR L.-F. GROGNIER,

*Professeur à l'École royale d'économie rurale et vétérinaire de Lyon, membre de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts, secrétaire de la Société royale d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de la même ville, associé de l'Académie royale de médecine de Paris, etc.*

OUVRAGE QUI A OBTENU LE SECOND PRIX, AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, AGRICULTURE, COMMERCE, BELLES-LETTRES ET ARTS DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME.

~~~~~  
*Pertransiit benefaciendo.*  
~~~~~

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD

(NÉE VALLAT LA CHAPELLE),

RUE DE L'ÉPERON, N<sup>o</sup>. 7.

~~~~~  
1823.

ELOGE  
DE PARMENTIER.

PAR L. F. GROSSIER.

Professeur à l'École royale d'arts, membre de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts, secrétaire de la Société royale d'agriculture, inventeur de cette importante découverte de la amidon, auteur de l'ouvrage intitulé "Mémoire sur la fabrication de l'amidon, et sur la manière de le rendre plus blanc, et de le rendre plus doux, etc."

OUVRAGE QUI A OBTENU LE SECOND PRIX, EN 1792, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES, ET ARTS, DE LA CI-VILLE DE PARIS, DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Paris chez le Citoyen Goussier, Palais National, ci-devant des Arts, ci-après de la Nation, ci-après de la Liberté, ci-après de l'Égalité, ci-après de la République, ci-après de la Nation, ci-après de la Liberté, ci-après de l'Égalité, ci-après de la République.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD  
(RUE VALLAT LA CHARITTE)

RUE DE L'ÉCOLE, NO. 10.

1823.

---

# ÉLOGE DE PARMENTIER.

PARMI les hommes supérieurs qui ont illustré les sciences, les lettres, les arts, plusieurs connurent dès leurs jeunes années, et par une inspiration soudaine, le secret de leur destinée. Et moi aussi, je suis peintre! s'écrie *le Corrège*, à la vue de la Transfiguration de *Raphaël*; le mouvement d'une pendule fait naître dans l'esprit de *Vaucanson* l'idée des chefs-d'œuvre étonnans qu'il doit produire un jour; le grand *Newton* médite, à l'aspect d'un fruit qui tombe au pied d'un arbre, et déjà l'attraction planétaire, le système du monde se dévoilent à ses yeux.

Un savant s'est rencontré, qui ne puisa point dans la contemplation des phénomènes de la nature, ni dans celle des merveilles des arts, mais

dans le sentiment des privations et des souffrances, l'idée primitive de ses travaux et de ses découvertes. Ce n'est point en parcourant de riantes campagnes, en visitant de vastes bibliothèques, de riches galeries, qu'il conçut les ouvrages qui doivent recommander son nom à la postérité; ses premières conceptions germèrent dans l'infortune et la captivité, et c'est du fond d'un cachot que son génie s'élança vers l'immortalité. D'autres ont animé le marbre et la toile, pénétré dans les profondeurs de la nature, tracé la route des astres, dicté des lois à leurs semblables; moins ambitieux, mais plus utile, il consacra sa vie à perfectionner le premier des arts, il féconda des contrées stériles, peupla des lieux jusqu'alors inhabitables, soulagea la misère publique, et reprima ces fléaux dévastateurs qui déciment les peuples et bouleversent les empires.

Cet homme bienfaisant, à qui l'antiquité eût élevé des autels, fut *Antoine - Augustin Parmentier*.

Il avait reçu de la nature une âme ardente, et cette puissance de la volonté qui, lorsqu'elle est jointe à l'activité et à la persévérance, triomphe de toutes les résistances, surmonte tous les obstacles et parvient à tout. Il employa, pendant un demi-siècle, ces qualités précieuses à l'améliora-

( 7 )

tion du sort de l'humanité; et l'on vit avec admiration un savant sans naissance, sans fortune, sans dignités, exercer sur son siècle une grande et salutaire influence, qui se prolongera bien loin dans l'avenir.

Celui dont les travaux devaient enrichir la France, naquit sans patrimoine dans une petite ville de Picardie (1). Le savant de premier ordre qui devait reculer les bornes des connaissances utiles, fut hors d'état de puiser dans les écoles publiques les premiers élémens des lettres; le chimiste profond qui devait jeter un si grand éclat sur la pharmacie tant civile que militaire, fut recueilli par charité dans une humble officine de sa ville natale.

A peine sorti de l'enfance, il se rend à Paris, et bientôt il s'est concilié l'entière confiance d'un pharmacien distingué; ses jours appartiennent aux devoirs de son emploi, ses nuits à l'étude, et tout ce qu'il peut dérober aux pressans besoins de la nature est envoyé religieusement à sa mère.

Devenu pharmacien d'armée, il s'élève rapidement à un grade supérieur; il se dévoue avec le respectable *Bayen* pour réprimer les ravages d'une épidémie funeste; ayant échappé au fléau,

---

(1) *Parmentier* naquit à Montdidier, le 17 août 1737.



il tombe au pouvoir de l'ennemi ; il est renfermé dans une étroite prison, et c'est dans les tristes loisirs d'une longue captivité qu'il médite sur les beaux projets de philanthropie dont l'exécution charma le reste de sa vie. Nourri dans cette prison d'un aliment grossier qu'on réservait alors aux animaux, il observa qu'un tubercule, méprisé parce qu'il était méconnu, renfermait des sucs abondans et salutaires ; il prévint, dès ce moment, que la pomme de terre pourrait suppléer un jour dans sa patrie à l'insuffisance des moissons pendant les années de stérilité : cette idée fit palpiter son cœur et lui inspira sa vocation. Bientôt la paix générale ayant ouvert les portes de sa prison, il revint en France, et fut placé comme pharmacien à l'Hôtel royal des Invalides. Là, il se livre sans réserve au développement de ses idées d'agronomie ; il cultive dans le vaste jardin de l'Hôtel une plante étrangère dont on est loin de soupçonner la richesse ; il observe en silence, pendant plusieurs années, les phénomènes de sa végétation, sa fécondité prodigieuse, sa force de résistance contre les intempéries des saisons, contre les insectes ennemis des récoltes ; il compare entre elles, avec une rare sagacité, des races de tubercules dont plusieurs sont venues, par ses soins, d'un autre hémisphère ; il trouve un généreux

appui dans le gouverneur de l'Hôtel, le baron *d'Espagnac*, qui, lui-même, s'est rendu recommandable par des ouvrages qui respirent l'amour de l'humanité.

*Parmentier* avait étudié profondément le végétal américain, lorsqu'une société savante (1) demanda aux naturalistes et aux agronomes l'indication des plantes auxiliaires des graminées céréales; il proposa la pomme de terre, et sa culture fit dès-lors quelques progrès dans le midi de la France. Ses produits, destinés auparavant à la nourriture des animaux qu'on appelait immondes, commencèrent à servir à celle de l'homme, à soulager la misère du pauvre. Cependant une épidémie se manifesta dans les provinces méridionales, la cause en est inconnue aux médecins, et l'ignorance du peuple l'attribue au nouvel aliment; l'alarme se répand. En vain la Société royale de médecine cherche-t-elle à la dissiper par une déclaration apologétique. On attend, pour se rassurer, un mémoire dans lequel *Parmentier* démontre jusqu'à l'évidence que la pomme de terre, loin d'être vénéneuse, est, par ses principes chimiques, analogue aux céréales, et que sa fécule ainsi que ses autres élémens peuvent se convertir

---

(1) L'Académie de Besançon.

vant dédaignée, et abandonnée à la nourriture du pauvre lorsqu'elle ne servait point à celle des animaux.

C'était peu d'avoir justifié de tout reproche une plante solanée, ce n'était pas assez de l'avoir rangée parmi les comestibles salutaires, il fallait encore l'introduire dans les grands assolemens de l'agriculture. Il n'y avait qu'un moyen d'y parvenir, c'était de frapper l'esprit du cultivateur par une grande et populaire expérience : elle se fit aux portes de la capitale, dans la plaine des Sablons, à la vue d'un peuple innombrable. L'autorité suprême mit cette plage stérile à la disposition de *Parmentier*, qui osa désirer que le roi y traçât lui-même le premier sillon. Les vœux de l'agronome furent compris par un prince ami des hommes, qui plaçait l'art de les nourrir au rang que son utilité lui assigne ; mais ces vœux se trouvèrent trop peu en harmonie avec la mesquinerie de nos mœurs, dont on prend pour de l'élégance la vanité dédaigneuse.

L'incrédulité maligne sourit en voyant la charue sillonner un sable aride qui reçoit des semences inusitées. Bientôt, contre son attente, la végétation se montre : on en suit les progrès avec une curiosité mêlée d'étonnement ; la fleur se développe, l'étonnement s'accroît ; la prévention

en pain. Une expérience de ce genre devait être environnée d'un grand éclat; elle eut pour témoins l'état-major des invalides, le magistrat de Paris, *Duhamel, Franklin et Lavoisier*. Le lendemain, on présenta au roi et à son auguste famille des échantillons de ce pain nouveau. *C'est-là, dirent les journaux du temps, la découverte la plus importante du siècle, le bienfait le plus général, puisqu'il embrasse l'humanité toute entière, toutes les contrées, toutes les parties du monde où croît la pomme de terre, et elle croît par-tout.*

Qui se serait douté que, trente ans après, on annoncerait la conversion en pain des élémens de la pomme de terre comme une inspiration des besoins que nous avons naguère éprouvés? Mais combien d'idées, d'inventions, et même d'ouvrages éminens ont eu le même sort! N'a-t-on pas vu la plus grande de toutes les découvertes consacrer le nom d'un aventurier, au mépris d'un illustre navigateur qui devina l'Amérique, la trouva et ne put la nommer?

Cependant, le propagateur de la pomme de terre, suivant le cours de ses recherches, sut faire éprouver à ce précieux tubercule de nombreuses métamorphoses; il le déguisa sous la forme de cent mets aussi agréables que salubres, et l'on vit sur la table du riche une substance aupara-

aveugle et obstinée se rassure néanmoins par l'espérance que le végétal s'est épuisé, sur un sol ingrat, à produire des feuilles et des fleurs; elle attend la récolte, en annonçant d'avance que les tubercules seront grêles et insipides. La récolte approche, la foule se dirige vers la plaine des Sablons : une garde nombreuse en défend les avenues. A cet aspect, la curiosité s'irrite, l'intérêt s'anime; on s'évertue pour tromper la vigilance des gardes ( ils avaient l'ordre secret de dormir tandis qu'on pillait les tubercules ). Des paysans accourent de toutes parts, ils enlèvent *furtivement*, et vont planter avec soin dans leurs champs une racine dont ils eussent repoussé avec dédain la distribution gratuite.

La nouvelle culture s'étant établie autour de la capitale, il fallait la propager dans les provinces. *Parmentier* s'avance jusques aux pieds du trône, et, à sa prière, le monarque se montre à la cour, dans un jour de fête solennelle, avec un bouquet de pommes de terre sur la poitrine. A la vue de ces fleurs entrelacées au milieu des augustes attributs de la royauté, tous les courtisans deviennent de zélés partisans de la nouvelle plante; ils accourent aux invalides; *Parmentier* ne peut suffire à toutes leurs demandes : il dis-

tribue, d'ailleurs, le précieux tubercule avec une parcimonie calculée.

Le temps était venu de publier des instructions, des documens sur la culture, les produits, les avantages immenses d'une plante qui s'introduisait de toutes parts. *Parmentier* ne connaît pas le sommeil ; ses nuits, comme ses jours, sont remplis par des travaux tels que n'en inspirèrent jamais la soif de l'or, l'ardeur de l'ambition, ni la noble passion de la gloire.

Mais aussi quelle douce récompense est réservée à ses succès ! La nouvelle culture fait des progrès rapides ; de meilleurs systèmes d'assolement s'établissent ; les jachères disparaissent ; la population augmente ; le nombre des animaux utiles s'accroît ; une moisson souterraine nous garantit des caprices des saisons, et désormais la famine est pour toujours exilée de nos contrées.

La plante préservative à laquelle le Nestor des agronomes français (1) a donné le nom de *Parmentière*, croît au fond des vallées comme sur le sommet des montagnes, sous le climat du nord comme dans les contrées du midi ; on la jette le long des haies, entre les arbres, dans des lieux inaccessibles à la charrue ; elle dispose le sol qui

(1) M. le comte *François de Neufchâteau*.

la nourrit à recevoir d'autres cultures ; elle n'est jamais plus abondante que lorsque l'intempérie de l'air a détruit les autres moissons. Après avoir échappé, par le mode de sa végétation, à l'inclémence de l'atmosphère, elle se dérobe, par son volume et sa quantité, aux dévorantes spéculations des monopoleurs. Dans les temps de stérilité, elle supplée les céréales ; elle les rend disponibles pour le commerce extérieur, dans les années fertiles. L'industrie, s'en emparant à son tour, sait en extraire des acides, des esprits, des sels, des substances sucrées : un jour, peut-être, elle y puisera des richesses plus précieuses encore. Eh ! qui pourrait assurer que l'inépuisable Parmentière ne sera pas, dans l'avenir, l'auxiliaire de nos vignobles, comme elle l'est déjà de nos guérets ?

La propagation dans nos contrées d'un végétal si robuste, si fécond, si alimentaire, si riche en produits commerciaux, fait une grande époque dans l'histoire de notre agriculture et de notre économie sociale ; elle aura une influence prodigieuse sur les destinées des peuples.

Il est un végétal qui, de même que la parmentière, peut suppléer au seigle et au froment, c'est le maïs. L'Europe doit au Nouveau-Monde ces deux plantes nutritives, qu'on ne rencontre

nulle part dans l'état sauvage, et que les habitans des bords de l'Orénoque et de l'Amazone cultivaient avant la découverte de l'Amérique. A-t-on trouvé quelquefois sans culture les autres végétaux de Cérès? N'est-ce pas toujours avec l'accent du doute et de l'incertitude que des voyageurs savans nous parlent de quelques épis de blé découverts dans quelques parties inhabitées de la haute Asie? Tout ne semble-t-il pas démontrer que les végétaux destinés à la nourriture du genre humain furent, dans le principe, semés autour de son berceau par une main divine, et que leurs graines, répandues sur la terre lors des migrations des peuples, ont été étouffées par-tout où les soins attentifs de la culture ont cessé de les protéger? Si l'on aperçoit auprès de la hutte du sauvage un petit nombre de ces plantes nourricières, ne doit-on pas les considérer comme des monumens d'une antique civilisation? Ah! laissons l'esprit de sophisme nous représenter les sauvages comme des peuples nouveaux sortant des mains de la nature, et marchant à la civilisation par la voie de je ne sais quelle perfectibilité sans bornes ouverte à l'espèce humaine; ne voyons dans ces mortels misérables que les tristes débris de nations écrasées, jadis, par des catastrophes mo-



rales ou physiques dont l'histoire a perdu le souvenir. Écoutons les *Bancks*, les *Humboldt*, et tant d'autres observateurs profonds qui nous disent avoir reconnu chez les peuplades les plus grossières des traces manifestes d'une tradition primitive, dénaturée par le cours des siècles.

C'est d'après une tradition de ce genre, que les sauvages de la Louisiane regardaient le maïs comme le don le plus précieux du bon esprit qui habite le soleil, et que la plupart des nations américaines avaient institué des fêtes annuelles pour célébrer la récolte de cette plante descendue du ciel.

Elle dut être dédaignée par les intrépides et féroces aventuriers que la soif de l'or conduisit au Nouveau-Monde ; mais elle attira l'attention des naturalistes qui allèrent étudier les productions de cet hémisphère. Importée dans le continent européen, elle fut, ainsi que la pomme de terre, pendant longues années, un simple objet d'observation et de curiosité ; elle occupait encore peu d'espace dans nos campagnes, lorsque *Parmentier* entreprit de la propager.

Avant d'écrire sur le maïs, il l'avait cultivé de ses mains au jardin des invalides, et il en avait mis en œuvre les riches produits dans la boulangerie de cette maison royale ; il avait étudié pro-

fondément les phénomènes de sa végétation, ses diverses variétés, ses maladies trop fréquentes, ses nombreux ennemis, les terres et les climats qui lui conviennent, les engrais qu'il exige; il en avait obtenu, par des procédés multipliés, cent substances agréables et utiles. Le bel ouvrage qu'il composa sur le maïs fut couronné par une Société savante (1); il concourut puissamment à la propagation d'une céréale qui, sur certains sols, produit plus que le froment, et qui serait plus féconde que la parmentière elle-même, si tous les sols pouvaient lui convenir.

Les terrains les plus arides, les plus rebelles à toute espèce de culture, sont ombragés par le châtaigner, dont le fruit alimente l'habitant pauvre des montagnes de l'Auvergne, du Limousin, des Cévennes.

*Parmentier* s'occupa de cet arbre nourricier; il enseigna les avantages de sa greffe, les usages de son bois, la manière d'en récolter les fruits, de les conserver, de les disposer avec le plus d'avantage et d'économie.

Le plus sage des agronomes reconnut les propriétés précieuses de la patate et du topinambour.

---

(1) L'Académie de Bordeaux.

A sa voix, ces deux plantes américaines s'introduisirent dans l'économie rurale du midi de la France, où elles apportèrent les moyens de nourrir de nombreux troupeaux. Il recommande avec autant de succès, comme plantes propres aux fourrages, le navet, le panais, plusieurs autres racines succulentes qu'on donne aux animaux domestiques pendant l'hiver. Il disait souvent : *Voulez-vous vous enrichir par l'agriculture, multipliez encore les fourrages, ils vous donneront les moyens d'élever de nombreux troupeaux qui vous fourniront l'engrais avec lequel vous obtiendrez toutes les récoltes.* Puissent les cultivateurs se bien pénétrer de l'utilité de ce conseil ! Puissent-ils, en multipliant leurs troupeaux, en améliorer les races, l'éducation et le régime ! Qu'ils cessent de les emprisonner dans des étables infectes où sont recelés les germes de tant de contagions funestes ; qu'ils ne les livrent plus, dans leurs maladies, à la brutalité d'un aveugle et audacieux empirisme ; et pour prix de leurs soins, la prospérité se fixera dans leurs champs.

La science vétérinaire a des rapports trop intimes avec l'agronomie, pour n'avoir pas excité l'ardente sollicitude du moderne Triptolème. Il vit naître les Écoles destinées à son enseignement, il prit un vif intérêt à leurs premiers succès, il

y concourut par ses conseils et ses leçons (1). Ses ouvrages sont pleins de préceptes sur la manière de conserver et de perfectionner les animaux utiles ; il fut l'oracle des bonnes ménagères pour tout ce qui concerne le gouvernement de la basse-cour.

Les bonnes ménagères ! le patriarche vénérable de l'agriculture française (2) les appelle ses bien-aimées ; c'est à elles que *Parmentier* adressa un ouvrage plein de charmes , où sont exposés les préceptes les plus lumineux de l'agronomie. Il suppose qu'une veuve de qualité a fui la ville pour se dévouer aux occupations champêtres ; elle a vendu jusqu'à ses diamans, et la voilà qui cultive d'après les meilleures méthodes une terre qui, depuis long-temps, était exploitée par l'ignorance et administrée par l'infidélité. Cette terre, d'une vaste étendue , offre des sites et des sols très-variés ; elle peut admettre presque tous les genres de culture : tant d'avantages ne seront plus négligés, et les plus belles métamorphoses vont s'opérer successivement. Avec quelle ingénieuse bonhomie *Parmentier* nous raconte les pro-

---

(1) *Parmentier* fut, pendant long-temps, membre du Jury d'instruction de l'École d'Alfort.

(2) *Olivier de Serres*.

jets de la bonne fermière , les moyens qu'elle emploie , les obstacles qu'elle rencontre , les résultats qu'elle obtient, les vertus qu'elle pratique, les bienfaits qu'elle répand , le bonheur dont elle jouit.

C'est sous cette aimable allégorie , que le profond agronome développe la théorie du premier des arts , qu'il en applique les principes à la culture des céréales comme à celle des vignobles ; à l'éducation des animaux comme à l'aménagement des forêts ; à la conduite des jardins comme au gouvernement des étangs ; au vaste système des assolemens du plus long cours comme aux plus minces détails du ménage intérieur. Et c'est toujours avec une gracieuse et douce simplicité qu'il mêle les leçons de l'agriculture aux conseils de la sagesse et aux préceptes de la vertu. Est-il un livre auquel on puisse mieux appliquer qu'à *l'Économie rurale à l'usage des dames*, *l'utile dulci* du poëte latin ?

Avant ce bel ouvrage, *Olivier de Serres* et *Rozier* avaient écrit sur toutes les parties de l'art agricole ; mais leurs livres sévères n'étaient pas dans les mains des femmes : elles lurent avec empressement celui de *Parmentier*. On vit des femmes du plus haut rang s'occuper avec sollicitude du ménage champêtre , de même qu'elles

s'étaient déterminées à remplir l'un des premiers devoirs de la maternité, d'après les conseils éloquens de *Jean-Jacques* et de *Buffon*.

Elles ne dédaignaient plus les soins de l'économie domestique ; elles étudiaient tous les détails de la manutention du pain, lorsque parut l'*Avis aux bonnes ménagères*. Cet opuscule, dont plusieurs éditions s'écoulèrent rapidement, était le prélude du *Parfait boulanger*, de ce livre classique, si propre à démontrer l'influence du véritable savoir sur le bonheur des hommes. On y apprit à connaître la composition chimique du blé, les maladies qui l'altèrent, les insectes qui l'attaquent, les moyens de le conserver, les règles à suivre dans son commerce, les mesures à prendre pour en favoriser la culture, en maintenir la libre circulation et prévenir des monopoles désastreux. On y trouva l'art d'économiser par une mouture admirable la denrée la plus précieuse, et de doubler ses principes nutritifs. On y puisa le secret de faire d'excellent pain avec de la farine médiocre. Économiser ainsi, n'est-ce pas produire ? Perfectionner de cette manière l'art des subsistances, n'est-ce pas étendre l'œuvre de la création ?

Le livre qui renferme tant de vérités précieuses fut accueilli avec respect. *Depuis long-temps*,

dirent les journaux , *il n'était sorti de l'Imprimerie royale un ouvrage plus généralement utile ; il intéresse toutes les classes de citoyens et toutes les nations , il fait honneur à la nôtre.*

Mais il fallait rendre populaires les vérités consignées dans ce livre. Tel fut le motif d'une école spéciale de boulangerie , dont *Parmentier* obtint l'institution inespérée ; il y enseigna , avec un collaborateur digne de lui (1) , en présence d'un auditoire innombrable , l'art modeste mais nécessaire de moudre le blé et de faire le pain. Cet art , dont l'origine remonte au berceau des sociétés , était resté dans l'enfance. Toujours exercé par des manœuvres étrangers à toute théorie , ou traité par des écrivains plus étrangers encore à des manipulations pénibles et grossières , il était réservé au plus philanthrope des savans de porter le flambeau de la physique dans les humbles ateliers où se préparent les subsistances des hommes ; et pour mieux éclairer de simples ouvriers , ce savant du premier ordre devait les étonner par la dextérité de ses opérations encore plus que par la sagacité de ses paroles. On apprit , en écoutant ses leçons , à multiplier les céréales par l'économie , et à rendre , au moyen d'une panification

---

(1) *M. Cadet de Vaux.*

perfectionnée, le plus usité des alimens plus abondant et plus nutritif.

Jaloux d'accélérer dans les provinces cette heureuse révolution, *Parmentier* quitte la capitale ; il parcourt en missionnaire les villes ainsi que les campagnes, enseignant par-tout l'art de moudre le blé, celui de faire le pain. Comme il semait en tous lieux des bienfaits, il recueillait à chaque pas les doux témoignages de la reconnaissance publique. Les États de Bretagne frappèrent une médaille en son honneur ; les États de Languedoc firent mieux encore ; ils invoquèrent ses conseils sur les moyens d'augmenter les moissons du midi et d'en mettre en œuvre les riches produits. Le célèbre agronome dit aux cultivateurs de ces contrées chéries de la nature : « Activez par l'action de la chaux le développement du germe de vos grains ; répandez vos semences d'une main économe ; ne négligez pas l'extraction des plantes parasites ; hâtez-vous d'amonceler vos gerbes ; détachez-en le grain à l'aide du fléau. »

Il indique aux marchands de grains les moyens d'écarter les insectes destructeurs de la plus précieuse des denrées ; il leur recommande de ne pas la laisser entassée dans les lieux destinés à la recueillir. Les leçons qu'il donne aux ouvriers qui préparent le blé, à ceux qui en panifient les pro-



duits, sont plus importantes encore; il démontre aux uns les avantages immenses de la mouture économique, qui était encore peu répandue dans les provinces méridionales; il enseigne aux autres les moyens de remplacer le bois par le charbon fossile : procédé précieux dans un pays dépourvu de forêts. S'adressant aux magistrats : « Songez » aux pauvres, leur dit-il; voyez comme l'augmentation, inaperçue par le riche, dans le prix du pain, réduit le pauvre au désespoir; attachez-vous à déjouer les combinaisons meurtrières qui produisent la cherté du pain au milieu de l'abondance du blé; et lorsqu'il y a disette réelle de cette denrée nécessaire, économisez-en ce qui reste dans l'intérêt du pauvre; faites que le boulanger trouve dans la vente du pain du riche le dédommagement de quelques pertes faites en débitant le pain du malheureux. »

Les agriculteurs, les économes, les magistrats du midi écoutèrent la voix philanthropique de *Parmentier*, et le sort de ces provinces s'améliora.

C'est ainsi que, toujours fidèle à la vocation sublime qui lui avait été révélée dans l'infortune, il profita, pour le bien des hommes, de l'ascendant de ses lumières et de toutes les circonstances dont il fut environné : ces circonstances se trouvèrent éminemment favorables au succès de sa mission.

Au moment où il parut sur la scène du monde, tous les bons esprits, en France, étaient tournés vers l'agronomie et vers les connaissances économiques qui découlent du premier des arts. Cette tendance générale n'était pas étrangère à une Société qui se signala par de rares talents, des intentions respectables, peut-être aussi par des idées singulières et bizarres. Les livres des Économistes venaient de répandre le goût de l'agriculture dans les classes élevées; et de grands seigneurs, à l'exemple du vertueux *Malesherbes*, dirigeaient sur leurs terres de vastes améliorations. *Tull*, *Châteauvieux*, les deux illustres *Duhamel*, une réunion d'agronomes formée en Bretagne, non contents d'avoir enseigné de belles vérités sur l'agriculture, les avaient depuis peu confirmées par d'authentiques expériences. En s'avancant dans la carrière ouverte devant lui, *Parmentier* fut le témoin de l'introduction de ces prairies artificielles qu'*Olivier de Serres* avait jadis inutilement proposées, et dont *Gilbert* démontra les avantages, devenus plus précieux par l'usage d'un engrais minéral (1) que le hasard révéla à un paysan suisse, et que *Mayer*, pasteur allemand, a eu la gloire de faire connaître aux agriculteurs.

---

(1) Le plâtre.

Après avoir admiré les effets du plâtre dans les prairies, *Parmentier* vit répandre sur les sillons de nouveaux engrais non moins puissans : tels sont les végétaux qu'on cultive pour les enfouir vivans (1) ; telle est cette matière (2) qui naguère infectait l'air et les eaux, et dont *Poivre* nous a annoncé la vertu fécondante, après l'avoir observée chez le plus ancien peuple de l'univers. Dans le même temps, et sous les yeux de *Parmentier*, *Tillet* et *Tessier* se livrent à des recherches profondes sur les céréales, leur culture et leurs maladies. *Rozier*, *Dussieux*, *Bosc*, *Chaptal*, étudient la vigne, ils en augmentent la fécondité et tracent les lois de la fermentation vineuse ; l'art de cultiver les vergers s'agrandit par les découvertes de *Schabol* ; la greffe, dirigée par *Thouin*, opère des prodiges ; *Morel* s'élève dans la science des jardins au-dessus de *Lenôtre* et de *Laquintinie* ; des arbres arrivent de toutes les parties du monde pour embellir nos jardins, enrichir nos vergers, peupler nos forêts. Les antiques forêts de la France, dont le dépérissement avait excité la vive sollicitude de *Réaumur*, de *Duhamel*, du grand *Buffon*, occupent, à cette époque,

---

(1) Le lupin, la vesce, etc.

(2) La gadoue.

*Varenne de Fenille*, qui porte dans l'examen d'une matière importante autant que difficile la sagacité d'un esprit pénétrant et la persévérance d'un caractère inébranlable. Alors vient d'Espagne une race d'animaux dont la riche dépouille alimente notre industrie, et affranchit notre commerce d'un tribut onéreux. L'introduction de ces animaux étrangers, leur propagation dans nos campagnes, leur croisement avec les races indigènes, sont le résultat des efforts constans de *Daubenton*, de *Tessier*, de *Gilbert*, de *Huzard*, de *Lasteyrie*. L'insecte admirable qui file la soie pullule par les soins de *Thomé* et de *Boissier de Sauvages*. Nées depuis peu de jours, les écoles de *Bourgelat* voient sortir de leur sein une foule d'hommes précieux à l'agriculture; des Sociétés savantes, dont l'origine n'est pas plus ancienne, font jaillir dans les parties du royaume les plus reculées les lumières de l'agronomie.

A la même époque, les arts économiques, dont l'objet est de modifier les produits de la terre pour les accommoder à nos besoins, reculent leurs limites. Le comte de *Rumfort* découvre, à force de génie, le secret d'obtenir des résultats étonnans avec peu de combustible, et dès-lors les nombreux ateliers, les innombrables usines qui emploient l'action du feu, demandent beaucoup moins à nos forêts épuisées. *Berthollet* et *Séguin*

appliquant les lumières de la chimie , l'un au blanchiment des toiles , l'autre au tannage des cuirs , économisent le temps et les frais , tout en améliorant les produits de ces deux grandes opérations manufacturières.

*Parmentier* s'élève au milieu de ce mouvement général ; ses efforts se combinent avec ceux des hommes illustres qui ont signalé l'une des plus grandes époques de l'agronomie ; aucune rivalité , aucune discordance ne pouvait s'introduire parmi tant d'amis généreux de la nature , des champs et de l'humanité. Toujours disposés à se prêter un mutuel appui , ils considèrent les succès , les découvertes de chacun d'eux comme la conquête de tous. Sans cesse occupés à combattre les préjugés , à dissiper les ténèbres , à répandre les lumières , ils marchent de concert , et *Parmentier* se montre constamment à leur tête. Il préside encore la Société centrale d'agriculture , lorsque la tempête révolutionnaire en disperse les membres ; il accourt le premier lorsque commence à poindre l'aurore d'un jour moins orageux. La paix d'Amiens rend pour quelques instans la tranquillité au monde ; aussitôt *Huzard* et lui sont députés à Londres (1) ; ils y vont renouveler avec les agronomes de la Grande-Bretagne ce pacte sacré

---

(1) *Chaptal* était ministre de l'intérieur en France.

qui devrait, malgré les fureurs de la guerre et l'impiété de la politique, unir à jamais les savans de tous les pays.

Les deux ambassadeurs des sciences économiques reçoivent chez une nation rivale des témoignages éclatans d'estime et de bienveillance. On vit dans l'un le digne successeur de *Bourgelat*, dans l'autre le plus profond des agronomes français.

Mais ce n'est pas le seul titre de *Parmentier* à la reconnaissance nationale ; il ne fut pas seulement l'un des créateurs de l'agriculture moderne, il eut encore la gloire d'appliquer les sublimes procédés de la chimie au soulagement des infirmités humaines. L'agronome vénérable fut aussi l'un des premiers pharmaciens de son siècle, et toujours le plus philanthrope des savans.

Dans les temps les plus reculés, la médecine, la chirurgie, l'art de composer les remèdes, furent pratiqués par les mêmes hommes : c'étaient des personnages éminens, parmi lesquels on honorait des philosophes, des pontifes et des rois. On vit, aux premiers âges de la Grèce, *Esculape*, *Hercule*, *Chiron*, *Mélampe*, des sages, des héros, des filles d'un sang auguste, panser de leurs mains les blessures des guerriers, préparer les breuvages consolateurs et les baumes salutaires. *Hippocrate*, plusieurs siècles après, donna des préceptes sur

les trois sciences naturelles qui ont pour objet la conservation des hommes. Dans la suite, le plus grand médecin, après le vieillard de Cós, fonda une théorie qui reçut son nom. La pharmacie galénique fut adoptée par les médecins arabes qui florirent en Espagne vers le moyen âge; ils l'étudièrent, s'efforcèrent de la perfectionner, et se livrèrent pour y parvenir à de nombreuses expériences. Trois médecins s'illustrèrent par ces recherches, *Albucasis*, *Rhasès*, et par-dessus tous *Mezue*, surnommé l'évangéliste des pharmaciens. Ces hommes de génie, éclairés par l'observation des phénomènes que présentent les substances médicales, par leur mélange ou leur décomposition, s'élevèrent jusqu'à des principes généraux sur l'action mutuelle des corps mis en présence : alors naquit dans les laboratoires des pharmaciens la chimie expérimentale. Bientôt ses procédés, exposés dans des formules pharmaceutiques, furent appliqués à l'extraction des métaux, à la composition des sels, à la distillation des esprits ardents, à la préparation des couleurs, des teintures, des parfums, à beaucoup d'autres arts utiles dont l'exercice fut presque par-tout confié aux mains qui composaient les médicamens.

Ainsi, pendant plusieurs siècles, ce fut encore dans les laboratoires de pharmacie que se prati-

quèrent ces arts chimiques dont les applications aux besoins des hommes sont si précieuses et si multipliées. *Stahl* parut : la chimie, dans les mains de ce grand homme, prit une forme philosophique ; elle fut illustrée par les idées brillantes de médecins du premier ordre, tels que *Boerhaave*, *Hoffmann*, *Gaubius* ; elle s'enrichit des travaux plus utiles de pharmaciens sages et laborieux, tels que *Geoffroy*, les frères *Rouelle*, *Macquer*, *Baumé*, *Bucquet* et *Margraaff*. *Lavoisier* fonda une théorie nouvelle ; mais la grande révolution qu'il opéra avait été préparée par les belles découvertes de deux pharmaciens célèbres, *Scheele* et *Bayen*, sur les fluides invisibles.

La chimie de *Lavoisier*, encore plus que celle de *Stahl*, ouvre un vaste champ aux spéculations sublimes de la philosophie ; elle répand une lumière plus vive sur la pratique des arts utiles. Tandis que les *Guyton*, les *Monge*, les *Berthollet*, les *Fourcroy*, unissent leurs efforts à ceux de *Lavoisier*, pour élever un édifice sur des bases qui paraissaient inébranlables, et qui déjà chancelaient de toutes parts, des pharmaciens appuyaient la chimie usuelle sur des faits positifs ; ils cherchaient à les appliquer non-seulement à la préparation des remèdes, mais encore à tous les besoins de la société : telle fut la bienfaisante mission réservée



aux *Achard*, aux *Vauquelin*, aux *Deyeux*, et par-dessus tous au vénérable *Parmentier*.

Si l'on ne peut refuser un sentiment d'admiration aux grandes idées de la chimie transcendante, recevra-t-on sans une vive reconnaissance les bienfaits de la chimie appliquée aux arts?

C'est vers ce but que, dès ses plus jeunes ans, *Parmentier* s'efforça de la diriger. A peine sorti de l'adolescence, il occupait le second rang dans la pharmacie de l'armée de Hanovre, et il se dévoua pour arrêter les ravages d'une épidémie furieuse qui régnait dans les hôpitaux militaires. Jeté par les hasards de la guerre sur une terre ennemie, il consacra les jours et les nuits à répandre les secours de la chimie pharmaceutique sur ses compagnons d'infortune. De retour à la terre natale et au milieu de ses immenses travaux économiques et agricoles, il trouva des instans pour la science conservatrice des hommes. Tantôt il analyse les eaux de la Seine, et il dissipe de vives inquiétudes semées par d'avidés spéculateurs; tantôt il prouve contre un auteur paradoxal (1) que le gluten des céréales n'a rien d'insalubre. Dans le même temps, il découvre des sophistications homicides dans les liqueurs spiri-

---

(1) *Linguet*.

tueuses, et il indique les moyens de les démasquer; plus tard, il recherche le principe vénéneux des champignons, et il lui oppose, dans le vinaigre, un antidote presque certain. Ce n'est pas tout : il s'occupe de la préparation des alimens de la marine, et il leur applique des procédés capables de prévenir le scorbut, plus funeste aux marins que les tempêtes et les écueils; il propose, pour désinfecter l'air renfermé dans les hôpitaux, des moyens que n'ont pas fait oublier ceux que nous devons au célèbre *Guyton de Morveau*.

Il porte le flambeau de la chimie au milieu des dégoûtantes et périlleuses opérations de ces ouvriers que la misère dévoue à des travaux affreux : c'est là, c'est dans ces lieux où s'accumule la matière la plus infecte, que, de concert avec deux autres chimistes intrépides (1), il étudie les dangers de ceux qui sont condamnés à extraire cette matière, et qu'il indique les moyens de les en préserver. Peu de temps après, les mêmes chimistes sont envoyés à Dunkerque, pour y diriger l'exhumation d'un monceau de cadavres entassés, depuis des siècles, dans l'étroite enceinte d'une église, et d'où s'étaient exhalées, à diverses époques, des épidémies funestes : *Parmentier se*

---

(1) MM. *Laborie et Cadet de Vaux*.

distingue par son courage dans cette expédition redoutable ; on le voit à la tête des travailleurs , disposant par-tout le feu et l'eau , la chaux vive et les acides , tous les préservatifs des asphyxies : les accidens sont légers et peu nombreux ; Dunkerque n'a plus à craindre de maladies pestilentiellles ; ses libérateurs emportent les bénédictions de la ville.

De telles opérations ne supposent pas moins de sagesse et d'intrépidité que de savoir et de talent ; le succès qui les couronna , tout éclatant qu'il fût , n'aurait point placé leur auteur parmi les chimistes qui ont signalé l'époque de *Lavoisier* : *Parmentiers* s'est élevé à ce rang par des recherches profondes , suivies de concert avec *Deyeux* , sur le lait et le sang , fluides animaux primitifs , dont l'histoire était inconnue.

Les deux savans pharmaciens qu'unissait la plus tendre amitié , déterminèrent avec exactitude les principes fixes du fluide lacté , et ses principes volatils ; ils jetèrent un jour nouveau sur tous les élémens qui le constituent , sur les phénomènes de sa coagulation , de sa fermentation ; sur les différences qui le distinguent selon les femelles qui le fournissent , le régime qu'elles suivent , le temps où elles le donnent. Nul n'avait encore bien distingué l'influence de ces modes divers sur ses propriétés médicales ; personne

n'avait encore porté le flambeau de la science dans les châlets et les laiteries.

L'analyse du sang, encore plus difficile que celle du lait, était bien peu avancée, malgré les travaux de *Lemery*, de *Menghini*, de *Rouelle*, de *Margraaff*: il était réservé aux deux savans amis de signaler les élémens nombreux qui constituent le fluide sanguin, et de saisir la vapeur odorante qui s'en échappe; il leur appartenait de préluder à la belle découverte de l'acide hydrocyanique, due à l'illustre pharmacien suédois (1). Les premiers, ils reconnurent que l'inspection du sang ne pouvait presque jamais motiver un diagnostic médical: c'est ainsi qu'en dissipant des erreurs accréditées, ils établirent l'une de ces vérités fondamentales sur lesquelles s'appuient les théories des *Pinel*, des *Bichat*, et de plusieurs autres médecins illustres. *Pinel* et *Bichat* rendirent toujours hommage à la pharmacie; ils ne pouvaient pas ignorer que l'art divin ne serait pour ainsi dire qu'une spéculation, s'il ne puisait dans la nature les substances efficaces contre les maladies qui nous assiégent. La connaissance approfondie de ces corps salutaires, le talent difficile de les combiner entre

(1) *Scheele*.

eux , de les conserver sans altération , de démasquer toutes les fraudes dont ils sont l'objet , de les accommoder aux nombreuses indications des maladies : telle est cette partie essentielle de la doctrine d'*Hippocrate* , qui dut un si grand lustre aux travaux de *Parmentier*.

Il composa un *Traité de pharmacie* , le meilleur qu'on ait écrit en notre langue , au jugement de l'École de médecine de Paris.

En rendant plus simple et plus économique la préparation des remèdes accordés aux soldats malades ; en portant dans le vaste service qu'il dirigeait l'ordre le plus exact , l'économie la plus sévère , une activité prodigieuse , il s'était bercé de l'espérance de voir les secours de l'art salutaire s'offrir par-tout aux infortunés , qui trop souvent n'échappaient au fer des batailles que pour languir et mourir faute de remèdes et d'alimens ; mais hélas ! que pouvaient ses soins vigilans , ses laborieuses combinaisons , ses vives et énergiques remontrances contre le système militaire le plus inexorable qui fût jamais ? Au reste , s'il n'empêcha pas des soldats blessés d'achever de mourir dans des asiles dépourvus de secours , il eut du moins la consolation d'améliorer dans l'intérieur de la France le régime des hôpitaux tant civils que militaires.

Ils étaient privés d'une substance étrangère, qu'aucune autre ne peut suppléer dans plusieurs remèdes, du produit de cette graminée des Antilles qui n'a pu s'acclimater parmi nous. *Margraaff*, *Achard*, *Deyeux* et *Chaptal* n'avaient pas encore réussi à démontrer qu'une racine indigène recelait une substance identique du sucre colonial, *Parmentier* chercha le sucre du pauvre, et il crut l'avoir trouvé dans le raisin, où il avait été reconnu par *Proust*. Cette découverte offrit à ses yeux bien d'autres avantages : celui de nous affranchir à jamais d'un tribut payé à une nation rivale ; celui d'augmenter la valeur de vignobles prêts à être abandonnés comme trop peu productifs ; celui de faire refluer vers le Nord, où les vins manquent de sucre, le superflu de cette substance que le soleil prodigue aux vignes du Midi ; celui d'occuper des milliers de bras, et de donner un grand mouvement à l'agriculture, au commerce, à l'industrie. *Parmentier* ayant cru trouver dans la vigne le supplément du sucre colonial, dévoua son temps, sa plume, sa fortune, son crédit, son existence tout entière à la propagation de cette découverte ; il fut alors, malgré le poids des ans, le même homme qui, à travers tant d'obstacles, répandit jadis dans nos campagnes le plus riche des tubercules : on le vit courir, s'agiter, s'approcher des grands, obséder les mi-

nistres, s'avancer au pied du trône, tenant à la main le sucre de l'indigent. Des travaux entrepris avec tant d'ardeur, soutenus avec tant de persévérance, pouvaient-ils être sans résultat? La France se couvre d'ateliers où le sucre économique est extrait en masses considérables; on en prépare dans les pharmacies civiles et militaires, ainsi que dans un grand nombre de ménages: bientôt furent abondamment approvisionnés de cette substance les hôpitaux des armées, les dépôts de mendicité, les hospices civils (1); bientôt on replanta la vigne dans des cantons où le bas prix du vin l'avait fait arracher; bientôt des coteaux stériles se couvrirent de vignobles. La consommation du sucre fourni par l'Angleterre diminua d'un tiers, le trésor fit une immense économie dans l'approvisionnement de tous les hospices: le sort du pauvre fut allégé.

« Oh! disait sans cesse le plus philanthrope des savans, quel plus bel emploi de l'industrie que l'amélioration de la destinée du pauvre! Heureux celui qui peut adoucir le sort de ses semblables! C'est pour arriver à ce but, qu'il cherche les moyens de rendre plus sains et plus économiques les vins et les vinaigres qui sont tout le luxe du

---

(1) La consommation de ce sucre fut, en 1810, dans les hôpitaux militaires, seulement de 53,563 kilogrammes.

pauvre ; qu'il s'efforce de déjouer les manœuvres coupables des spéculateurs qui altèrent ces liquides ; c'est toujours le même motif , mobile principal de sa vie toute entière , qui le porte à propager ces alimens économiques auxquels on dut , à Munich , l'extirpation de la mendicité et la création de manufactures immenses. Avec quel zèle il s'unit au comte de Rumfort pour faire adopter ces alimens nouveaux , les perfectionner , en surveiller la vaste distribution !

Secondé puissamment par des coopérateurs dignes de lui , *Cadet de Vaux* , *François de Neufchâteau* , *Lasteyrie* , *Decandolle* , il parvint , par cette nourriture substantielle , à soulager la misère publique dans des temps calamiteux. On vit se former , sous sa présidence , une réunion de savans , de banquiers , d'ecclésiastiques , de généraux , auxquels il inspira sa vive et profonde sollicitude. Cette réunion respectable fut le berceau de plusieurs écoles gratuites , des dispensaires de secours charitables , des compagnies de prévoyance , et enfin de cette grande Société philanthropique , présidée de nos jours par un petit-fils de Henri IV , qui n'a point dédaigné le fauteuil de *Parmentier* (1).

---

(1) Au moment où je traçais ces lignes , l'infortuné duc de Berri présidait la Société philanthropique.



Cet aliment, le plus économique de tous, dont on attribue l'invention au comte *de Rumfort*, avait été, long-temps avant ce savant étranger, offert à l'indigence publique par des curés charitables, par d'humbles filles de Saint-Vincent-de-Paule. C'est ainsi qu'en remontant à l'origine de la plupart des institutions bienfaisantes, on arrive à une source sacrée. Voyez ces asiles toujours ouverts à l'enfance délaissée, à la vieillesse malheureuse, à la misère accablée de maladies : des mains pieuses les élevèrent dans des temps que notre orgueil appelle barbares, et rien qu'on puisse leur comparer n'existait dans les siècles brillans d'*Auguste* et de *Périclès*. En effet, pourrait-on comparer les modernes établissemens de charité à ces prytanées où d'éminens citoyens étaient, chez les Grecs, nourris aux dépens du public ? Étaient-ce des dispensaires de secours charitables, ces distributions de blé que des consuls ou des empereurs faisaient aux plébéiens de Rome dans des jours de fête solennelle ?

Une seule classe d'infortunés, celle des citoyens mutilés à la guerre, fut, chez les peuples anciens, l'objet religieux de la commisération publique. Il était réservé à une époque très-rapprochée de nous, le spectacle inoui de cette innombrable multitude de soldats abandonnés avec dédain sur

les champs de bataille, rejetés, comme de vils fardeaux sur toutes les routes militaires, se traînant sans secours et sans consolations dans les rues et les carrefours de toutes nos villes frontières. Oh! comme ce douloureux spectacle déchirait le cœur de *Parmentier*!

C'est dans les camps qu'il avait passé les premières années de sa jeunesse; il avait coulé des jours heureux au milieu des nobles soldats que la munificence royale nourrissait à la Maison des invalides; il avait toujours porté un tendre intérêt à cette classe de citoyens condamnée aux fatigues, aux périls et aux privations. Long-temps avant d'avoir été appelé au Conseil supérieur de santé des armées, il avait sollicité avec de vives instances l'amélioration du pain des troupes auprès du maréchal *du Mui*, du comte *de Saint-Germain*, de *Turgot*, du directoire exécutif, et sa persévérance philanthropique avait enfin triomphé de la tenace cupidité des munitionnaires généraux.

Celui qui, en améliorant, en multipliant pour toutes les classes d'individus les substances alimentaires, avait, pour ainsi dire, appelé au banquet de la vie des millions d'êtres sensibles et pensans, dut adopter avec enthousiasme le sublime procédé de *Jenner*: aussi fut-il l'un des premiers, en France, à propager ce procédé con-

servateur des hommes. C'est à ses demandes réitérées que furent établis le Comité de vaccine, les hospices de vaccination gratuite, le bulletin officiel où sont recueillis les faits précieux de cette méthode salulaire, et le concours public d'après lequel de nobles récompenses sont décernées à ceux qui se signalent en la pratiquant.

Oui, il entra dans les vues de l'éternelle prévoyance de faire naître *Jenner*, *Rumfort*, *Parmentier*, à une de ces époques terribles où les fureurs de la guerre, de la politique, des discordes civiles se déployant sur un vaste théâtre, ravagent la terre, en ébranlant toutes les bases de la civilisation. Ce n'est pas un aveugle hasard qui opposa à tant de causes dépopulatrices et l'économie des forêts, dont l'entière dévastation entraîne, au dire de *Colbert*, la ruine des empires; et le secret qui, confondant l'orgueil de nos idées, arrêta un fléau qui décimait notre espèce; et la création de tant de subsistances qui furent mises en réserve pour prévenir trois grandes famines, dont les horreurs se développant au milieu des secousses révolutionnaires, eussent bouleversé notre patrie.

Qu'ils traversent le court trajet de la vie aux acclamations de leurs contemporains, qu'ils soient admirés de tous les siècles, les *Newton*, les *Ra-*

*cine*, les *Raphaël*, génies sublimes, dont les conceptions semblent appartenir à une intelligence supérieure à l'humanité; mais qu'ils soient aimés et bénis à jamais les hommes qui n'ont vécu que pour faire cesser l'infortune et naître le bonheur!

« Ah! s'écriait un orateur éloquent (1), et il » parlait de *Parmentier* devant la première académie de l'univers; ah! si je pouvais faire » paraître devant vous ces pères de famille qui » n'entendent plus autour d'eux les cris douloureux du besoin; ces mères qui ont senti renaître » le lait dont la misère tarissait la source; ces » enfans qui ne tombent plus, dès leurs premiers » jours, flétris comme les fleurs du printemps; » si je pouvais leur apprendre à qui ils doivent » ce soulagement de leur infortune, leurs cris de » reconnaissance me dispenseraient d'un vain discours: non, il ne serait pas un de vous qui » n'échangeât avec joie ses plus belles découvertes » contre un pareil concert de bénédictions! »

Fut-il heureux celui qui répandit tant de bienfaits non-seulement sur quelques infortunés, mais encore sur la masse du genre humain? On a besoin de cette certitude consolante pour savoir

---

(1) M. le baron *Cuvier*.

que la vertu ne fut pas toujours malheureuse et persécutée sur la terre. Rassurez-vous, cœurs reconnaissans ! *Parmentier* coula des jours paisibles et sereins. Né sans patrimoine, il trouva par-tout, durant ses jeunes années, la bienveillance et le support ; il bénit, plutôt qu'il ne déplora, la rude captivité que la Providence lui ménagea afin de lui révéler le secret de sa céleste mission. La tranquillité de sa belle âme ne put être troublée par ces disgrâces, par ces injustices qu'on rencontre toujours sur le chemin de la célébrité. Une sœur chérie charma son existence domestique ; il fut le patriarche vénéré d'une nombreuse famille d'hommes savans, laborieux et utiles (1). Entouré de l'intime confiance des ministres, de l'estime des grands, des bénédictions du public, il vit la plante nourricière qui porte son nom couvrir les marchés ; le maïs dorer les campagnes ; la farine sortir du froment plus pure et plus abondante ; le pain s'offrir à la consommation plus salubre, plus nutritif, plus économique ; des légumes sains et abondans nourrir les classes indigentes dans les temps calamiteux ; il vit encore la vaccine triompher par-tout d'un fléau dépopulateur, et les produits chimiques augmenter les jouissances

---

(1) Les pharmaciens militaires.

des hommes, tout en soulageant leurs infirmités. Avec quel attendrissement il remercia la Providence, pour avoir ouvert devant lui une carrière qu'il devait semer de tant de bienfaits!

Après qu'il eut rempli sa mission, le bienfaiteur des hommes mourut (1), et ses restes mortels furent portés au sommet funèbre de Mont-Louis. C'est-là que des mains pieuses lui ont élevé un monument tout près des lieux où reposent *Mentelle*, *Nansouty*, *Grétry*, *Délille*, que la France perdit vers le même temps. Toutes ces cendres célèbres sont renfermées dans des monumens revêtus d'emblèmes expressifs. On voit une sphère sur le marbre qui recouvre l'académicien dont la main savante décrivit la terre sur la surface de laquelle nous apparaissons un instant. Les palmes de la gloire militaire surmontent la tombe où est couché un capitaine qui fut vaillant et vertueux. La lyre du dieu de l'harmonie décore la pierre élevée à la mémoire de l'auteur mélodieux de tant de chants inspirés. Le cercueil du Virgile de notre âge est entouré de jasmins, de lilas, de roses, de lauriers.

*Parmentier* méritait un mausolée d'un style

---

(1) Le bienfaiteur des hommes mourut le 17 décembre 1813.

plus vénérable et plus touchant : la piété filiale y a gravé les emblèmes d'*Hermès* et de *Triptolème*; elle a semé tout à l'entour la vigne et le froment, la parmentière et le maïs.

Ce n'étaient pas des tombeaux, mais des temples et des autels que la reconnaissance publique éleva dans les temps reculés, à *Saturne*, à *Bacchus*, à *Mercuré Trismégiste*, à *Cérès*, qui enseignèrent la culture et les usages des végétaux nourriciers du genre humain !

FIN.